

Philippe Rahmy, écrivain

Grâce aux mots, il s'est créé un second corps

Gilbert Salem Texte
Philippe Maeder Photo

Demain, 2 juin, on lui décerne à Lausanne le Prix Rambert, la plus ancienne distinction littéraire romande, dont furent précédemment lauréats un Ramuz, un Cingria, un Jean Starobinski. Philippe Rahmy a intitulé le roman primé *Allegra* - un mot pour se dire simplement bonjour en Engadine, et qui résonne comme un souhait d'allégresse. En est-il enchanté? Bien sûr, mais cette récompense est d'abord un baume sur un désenchantement physiologique, due à une ostéogénèse imparfaite, dite «maladie des os de verre», qui empoisonne sa vie depuis sa naissance, il y a juste 51 ans dimanche qui vient.

Son roman précédent, *Béton armé*, également publié par la Table Ronde, en 2014, avait été vivement salué par la presse, y compris la parisienne, et récolté des trophées, dont le très vaudois Prix Michel Dentan. L'auteur fait mine de s'en amuser plus que de s'en glorifier, car trop de reconnaissance le gêne aux alentours. Moralement, physiquement aussi: il est fragilisé dans ses mouvements les plus ordinaires (se déplacer dans une chambre, se laver, s'habiller, ne pas pouvoir quitter son fauteuil roulant dans un établissement public sans se faire aider, etc.).

Autant de difficultés quotidiennes qu'il égrène sans s'apitoyer jamais sur lui-même et sans quitter les yeux de ses interlocuteurs. Son regard cristallin tour à tour se gorge de gaieté juvénile et d'un chagrin poliment ravalé. «Je m'exprime souvent en faisant des grimaces, je souris, car à 50 ans passés j'ai de bonnes dents, pas une seule carie! Cela dit, je rigole en public, mais dès que je reprends la plume, je deviens chiant comme les pierres.» Or si *Allegra* est un roman où l'on rit peu, le cœur du lecteur bat sa propre

chamade, tant son héros (un avatar du père de l'auteur) traverse des bonheurs et des débins dans un décor londonien moderne, multiculturel, à la fois envoûtant et exaspérant au point de susciter des révoltes absurdes, inexplicables, qui pousseraient tout quidam à l'irréparable.

Dans *Béton armé*, dont la trame romanesque se dévide dans la mégapole éfrayante de Shanghai, on est condamné à s'ébahir, ou s'épouvanter de tout ce qui différencie la mentalité, riieuse ou non, d'un Chinois, qui cultive prioritairement des dogmes hiérarchiques que les Occidentaux ne comprennent plus. Pour s'y être déplacé, envers et contre tout, au défi de sa maladie, Rahmy en rapporta des visions fulgurantes, toutes personnelles. Avec moins d'esprit à rire qu'une joie

«Je rigole en public, mais quand je prends la plume, je deviens chiant comme les pierres»

vive: celle d'avoir pu défier son insupportable immobilité. Un triomphe psychologique qui, dans la foulée, lui ouvrira d'autres portes asiatiques, américaines ou africaines.

Philippe Rahmy a passé son enfance, et une partie de son adolescence, dans un lit médical, à Crans-près-Céligny, dans le district de Nyon. La faute à sa fragilité osseuse, due à une déficience en collagène, protéine qui forme 25% de la matrice osseuse (le reste étant composé de calcium et de phosphates). Tout l'organisme est atteint, car ce collagène y joue un rôle de ciment. «J'ai dû longtemps porter un casque qui protégea mon cerveau, l'organe le plus efficace de ma personne, en tout cas le plus utile.» Désormais, il se coiffe d'un chapeau à rebord



Carte d'identité

Né le 5 juin 1965, à Genève.
Cinq dates importantes
1975 Son grand-père, inventeur allemand, lui injecte des cellules animales. Un traumatisme.
1990 Etudiant l'égyptologie au Louvre, il se plonge dans la nuit parisienne et les rêves baudelairiens.
1995 Epouse Tanja, une belle Polonaise.
2005 Son premier livre de poésie, *Mouvement par la fin* (Cheyne Editeur), est préfacé par Jean Dupin.
2014 Son premier roman, *Béton armé*, est une ode à Shanghai.

circulaire qui ne le quitte plus. Durant son enfance, toute affection tactile lui était refusée. Sa mère ne pouvant le tenir dans ses bras pour le bercer, elle lui raconta de belles histoires, lui lisant des passages de la Bible, des fables de La Fontaine, des livres de Jules Verne. La chaleur de cette voix lui apprit à aimer les mots qu'elle disait, puis ceux qu'un jour, il commença à écrire. «Des poèmes, quand ma santé va mal et clignote, des romans quand il y a accalmie et qu'elle devient sinusoïdale.» Le souvenir de l'intonation maternelle y revient comme un ciment, plus opérant que tout collagène. «Désormais, par l'écriture et les livres, j'essaie de me créer un second corps.»

Epouse d'un Egyptien naturalisé Suisse, né d'une mère Berrichonne, cette

femme était une Allemande de Stuttgart. La fille d'un savant aux inventions médicales révolutionnaires, dont celle du traitement à partir de cellules vivantes d'origine animale. De souches prélevées principalement sur des ovins.

Depuis que son grand-père maternel germanique lui injecta, à ses 10 ans, une substance provenant d'un ovin, d'un reptile, ou, qui sait? d'un lion, l'auteur d'*Allegra* éprouve une fascination, mêlée de terreur, pour les animaux, qui sont très présents dans ses récits. Et de s'effrayer philosophiquement de son identité première: est-il resté tout à fait un humain? «Quand j'eus mes premiers poils au menton, je me suis dit: te voilà singe.»

www.rahmyfiction.net

Histoire

Ce jour-là

Tiré de la *Feuille d'Avis de Lausanne* du 1^{er} juin 1977

Schwytz Percepteurs mal-aimés

Deux préposés aux impôts ont démissionné car ils ne supportaient plus d'être traités comme des «êtres humains de seconde catégorie». Les deux fonctionnaires, depuis des années employés au Département cantonal des impôts, en ont eu assez. Ils ne veulent plus être traités de tristes personnages ou de fripons. Selon le directeur des Finances du canton de Schwytz, les percepteurs déçus ne pouvaient même pas prendre un verre dans un restaurant sans être humiliés par leurs concitoyens.

Espace Vers Mars Après le lancement, la semaine dernière, de deux sondes russes, les Etats-Unis ont lancé avec succès, dimanche soir, Mariner 9. Le vaisseau spatial, qui devrait atteindre Mars dans environ 180 jours après avoir parcouru quelque 500 millions de kilomètres, devrait pouvoir déterminer s'il existe une quelconque forme de vie sur la planète.

12000 Le nombre minimal d'épaves qui achèvent, chaque année, leur existence dans les cimetières d'autos vaudois.



Jean Tinguely
Artiste

«Tout bouge, il n'y a pas d'immobilité. Ne vous laissez pas terroriser par des notions de temps périmées. Laissez tomber les minutes, les secondes et les heures. Arrêtez de résister à la transformation. Soyez dans le temps, soyez stable, soyez stable avec le mouvement»

Singapour Vengeance porcine

Un boucher aux abattoirs de Singapour a égorgé dimanche son 30 000^e cochon. Fatigué mais content, il estima que cela valait bien un petit somme et se coucha les yeux rêveurs près de sa dernière victime. Cochon pour cochon, se dit sans doute celui-ci, rira bien qui rira le dernier... Et tombant de son crochet, le 30 000^e cochon assomma le boucher.

Il fait l'actualité le 1^{er} juin... 1971

Jacques Piccard lance un cri d'alerte à la pollution

L'océanographe vaudois craint la disparition de l'humanité par étouffement

«La Terre est-elle menacée d'asphyxie totale?» se demande en une la *Feuille d'Avis de Lausanne*, ce 1^{er} juin 1971. Cause de ce pessimisme, une conférence donnée à Lausanne par l'océanographe Jacques Piccard, 48 ans, à l'occasion du premier Symposium international de médecine biologique. Deux ans après s'être laissé emmener par le courant du Gulf Stream à bord de son sous-marin *Ben Franklin*, le Vaudois tire la sonnette d'alarme: «Dans un demi-siècle, il n'y aura plus aucune forme de vie dans les mers, à moins de 50 km des côtes.» L'oxygène consommé par la vie terrestre étant produit à 70% par le plancton en passe de disparaître, «si l'humanité continue sur sa lancée de pollution systématique et généralisée, cela signifie ni plus ni moins qu'elle se condamne à très brève échéance (quelques décennies) à mourir par étouffement», avance Piccard.

La pollution, déclare-t-il devant les 200 spécialistes réunis à Beau-



Jacques Piccard devant le sous-marin «F.A. - Forel» qui lui permettra d'aller scruter les profondeurs du Léman. ASL

lieu, «ce ne sont plus quelques boîtes de conserve vides qui traînent dans un pâturage. La pollution, de nos jours, cela veut dire, par exemple, que dix millions de tonnes de pétrole sont déversées chaque année dans la mer, de même que deux cent mille tonnes de plomb et des milliers de tonnes de mercure, de détergents, d'insecticides et de poisons de toutes sortes.» Pour le scientifique, l'homme a créé «un monde artificiel, en désaccord

avec les lois naturelles». Il constate que «le monde artificiel (progrès) ainsi engendré a des limites. Nous touchons aujourd'hui à ce «plafond». Autrement dit, l'Homme s'expose à mourir aujourd'hui des déchets (pollution) du progrès.»

Apocalypse, destruction totale de l'humanité? «Le professeur Piccard ne le cache pas: sombres jours en perspective», conclut Claude Ruchet, qui rapportait les propos de la conférence pour la *Feuille*.

Illustrant la problématique par un volet local, le quotidien vaudois complète son article par un encadré consacré à la situation dans le canton et tout particulièrement au lac Léman - dont Piccard a fait découvrir les profondeurs grâce au mésoscaphe *Auguste-Piccard* de l'Expo 64. Il cite le rapport du Laboratoire cantonal vaudois: «Tant que la concentration du phosphore, d'origine diverse, ne diminuera pas, la situation restera critique. En fait, année après année, le Léman frise la catastrophe. Le nombre des pollutions de rivières est en augmentation, la plupart étant d'origine agricole (purin, jus de silo, herbicides, produits antiparasitaires) ou dues aux hydrocarbures.» En 2016, si le taux de phosphore dans les eaux du Léman est redevenu grosso modo celui des années 60, de nombreux cours d'eau suisses sont pollués, notamment par des pesticides.

Gilles Simond

Article paru, le 1^{er} juin 1971 dans la *Feuille d'Avis de Lausanne*. Archives consultables sur scriptorium.bcu-lausanne.ch